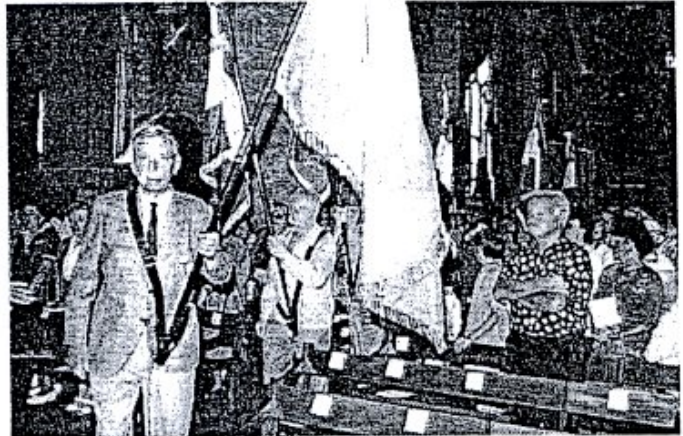


50 ans après, on a célébré la commémoration des 4 et 8 août 1944

Un week-end souvenir de la Libération



La fanfare joue en hommage à ceux qui se sont battus, à tous ceux disparus, pendant la Seconde guerre mondiale dans le Pays de Douarnenez.



Les porte-drapeaux représentant les associations de combattants et de résistants, au coeur de la commémoration.

Les fêtes commémoratives de la libération de Douarnenez et de sa région se sont déroulées hier et samedi. Il y a cinquante ans, du 4 au 8 août 1944, Douarnenez vivait les derniers jours d'occupation mais surtout des combats meurtriers. Les cérémonies du souvenir, qui ont ponctué le week-end, ont rappelé ces moments difficiles.

« Il y a cinquante ans maintenant, le 6 août tombait un dimanche. L'église était déserte, les Allemands avaient interdite la célébration de l'office, ce jour-là, dans toutes les paroisses. Là-haut dans le clocher veillaient des sentinelles bottées et casquées, appuyées sur l'affût de leurs mitrailleuses (...) »

Dans la petite église de Ploaré, samedi en fin d'après-midi, l'assemblée est nombreuse, émue et recueillie. Après la messe commémorative célébrée par Henri Roignant, Michel Mazéas, maire de Douarnenez a pris la parole. Il évoque ces moments de guerre, ces heures difficiles vécues autour de cette même église. Il poursuit « Il y avait en ces temps là, ici, un homme remarquable. C'était l'homme de ces lieux, un prêtre, le recteur Yves Balbousse.

Il a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu un souvenir ineffaçable. Son refus de plier devant les pires menaces avait des accents héroïques qui forçait l'admiration... » Longtemps Michel Mazéas se souvient d'Yves Balbousse, puis il remet la médaille commémorative de la libération de Douarnenez au recteur actuel Henri Roignant, pour le prêtre disparu et pour l'église. Il termine en offrant également une médaille aux Canadiens et Anglais des Forces alliées « Ils sont un jour, le 5 août 1944, tombés d'un ciel de guerre, où ils combattaient pour nous, sans nous connaître. »

Après ce discours, il y eut les différentes sonneries aux morts des pays alliés, puis le « Pie Jesu » du requiem de Fauré, interprété par Louis Gargadenec, et enfin la lecture d'un poème de Yann Foll dédié à tous les résistants internés, déportés et à tous les morts pour la libération de la France. La chorale Morgan, avec le chant des Mairais, le chant des Partisans et Amazing Grace mettra un point final à cette cérémonie.

Hier, square Jos Pencalet, tous les groupements et associations d'anciens combattants et résis-



« Le temps des survivants s'enfuit inexorablement, mais il faut que la mémoire reste. Il faut des signes pour la marquer » dira Michel Mazéas.

tants se sont rassemblés pour une commémoration officielle, en présence des personnalités civiles militaires et religieuses. Après son allocution, Michel Mazéas a remis la médaille commémorative du cinquantième anniversaire de la libération du Pays de Douarne-

nez, à tous ceux qui ont participé aux combats de ces journées et à leur préparation au sein de la Résistance et des Forces françaises libres. 221 médailles ont ainsi été décernées. Un apéritif et un banquet ont clôturé ces journées.

Ploaré, le 6 Août 1994

**COMMEMORATION DU 50^e ANNIVERSAIRE DE LA
LIBERATION**

ALLOCUTION DE M. MICHEL MAZEAS, MAIRE.

Il y a cinquante ans maintenant, le 6 août tombait un dimanche. L'église était déserte, les Allemands avaient interdit la célébration de l'office, ce jour-là, dans toutes les paroisses. Là-haut dans le clocher veillaient des sentinelles bottées et casquées, appuyées sur l'affût de leurs mitrailleuses. Elles regardaient le corps ensanglanté de Lucien JANNIN jeté contre le mur du presbytère. Plus bas, brûlaient les maisons de Pen ar C'hoat et agonisaient François LE FRIANT et François TRELLU.

La ville que l'on avait cru libérée était retombée pour quelques jours encore entre les mains des troupes d'occupation...

Si j'évoque ici ces tragiques événements ce n'est pas par un hasard de pure forme. Si nous sommes, ce soir, réunis précisément dans cette église, c'est qu'il y a dans notre démarche la recherche d'un symbole profond, la recherche d'une valeur commune à tous les hommes à travers tous les temps : l'Eglise c'est l'asile espéré, c'est le droit d'asile, comme on disait autrefois, où chacun peut trouver protection et respect. C'est le lieu de l'homme qui, selon notre croyance, a donné sa vie sur la croix pour sauver les autres. C'est donc le lieu de tous les hommes. C'est ce que, cinquante ans après, nous sommes aussi venus affirmer, afin qu'on ne ferme plus la porte à qui veut entrer, dans le respect de l'autre, cette porte qu'avait voulu fermer, il y a un demi-siècle, un oberleutnant qui ne puisait son autorité que dans la force, la violence et les cris gutturaux.

Il y avait en ce temps-là, ici, un homme remarquable. C'était l'homme de ces lieux, un prêtre, le recteur Yves BALBOUS. Il a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu une trace ineffaçable. Son refus de plier devant les pires menaces avait des accents héroïques qui forçait l'admiration, y compris dans l'exercice de son ministère : il ne renonça pas à la cérémonie de mariage qu'il avait décidée pour le 5 août, même si une seule personne seulement avait été autorisée à accompagner les mariés. Le lendemain, malgré l'interdiction, il célébra l'office, seul, entre ces murs aux vitraux détruits, au sol couvert de gravats.

Mais il n'était pas seulement un simple officiant au service des rites de la religion. Il avait un sens des responsabilités qui allaient au-delà de sa mission. Du moins pouvait-on le penser, car la mission du prêtre n'est-elle pas aussi de bannir la haine et de préserver la vie ?

Je n'oublierai jamais cette soirée du 4 août 1944... Nous étions à la fin d'une journée de combat qui avait déjà fait des morts et des blessés. Le jardin du presbytère, si calme et si reposant d'habitude, avait pris des allures de champ de bataille. Le soir tombait et les coups de feu claquaient encore. Nous étions quelques-

uns, regroupés autour du recteur, au coin de la rue Aviateur Le Brix. Il a soudain pris sa décision et demandé un bâton et une serviette blanche. Rien, ni personne ne pouvait le retenir.

Nous l'avons vu quitter la protection de l'angle de la maison d'Yvon BRUSQ en brandissant son drapeau blanc. Il s'est avancé au-devant des balles, maigre et noir dans sa pauvre soutane. Les fusils se sont arrêtés soudain. De l'autre côté, les soldats avaient dû être aussi impressionnés que nous par cette silhouette dérisoire qui implorait chacun pour qu'on cesse enfin de s'entre-tuer. En marchant, même si nous ne l'entendions pas, nous savions que le recteur priait et que, comme à son habitude, il invoquait la Vierge Marie, dans laquelle, disait-il souvent, il avait placé sa confiance dans ces temps troublés.

Quel bel acte de foi ! Mais aussi quel courage, car même porté par cette foi qui peut nous animer, chacun d'entre nous reste un homme sensible au désarroi et à la peur.

Une partie de la garnison allemande s'est rendue. Les irréductibles se sont repliés vers les Plomarch. Nous pensions avoir gagné.

Nous voulions toucher, serrer les mains, embrasser ce prêtre qui venait de nous délivrer d'un cauchemar.

Hélas ! il n'était pas plus que nous maître de nos destins et dès le lendemain, tout était à reprendre, les colonnes allemandes déferlaient de partout...

Si j'ai tenu à évoquer ce soir et ici ces quelques heures d'une sombre journée, c'est parce que ces jours de commémoration sont pleins de récits de combats, d'exploits, de sacrifices, de réflexions stratégiques.

Or, ce soir, j'ai souhaité que le héros soit un prêtre, un prêtre modeste, sans armes, porteur d'un simple drapeau blanc et qui dans cette fin de journée du 4 août 1944, força le respect de tous ceux qui le virent offrir sa vie pour obtenir la fin des combats.

Je pense, au plus profond de moi-même que nous lui devons cet hommage du coeur et de la raison, au coeur de cette église qui fut la sienne.

Mais comme il n'est plus là pour la recevoir, même si beaucoup d'entre nous pensent qu'il veille encore sur ces pierres, c'est à celui qui tient actuellement sa place que je voudrais remettre la médaille commémorative de la Libération de Douarnenez. Le recteur Yves BALBOUS la méritait, le recteur Henri ROIGNANT la recevra pour lui et pour cette église.

Le temps des survivants s'enfuit inexorablement, mais il faut que la mémoire reste. Il faut des signes pour la marquer. Parmi ces signes, aujourd'hui, une médaille, un clocher rassurant, comme tout clocher natal peut l'être à celui qui revient de loin... Et nous venons de loin...

Je voudrais aussi, en votre nom, associer nos amis des forces alliées qui sont présents parmi nous ce soir. Ils sont un jour, le 5 août 1944, tombés d'un ciel de

guerre, où ils combattaient pour nous, sans nous connaître. Trois d'entre eux reposent dans notre cimetière.

En votre nom, je leur offrirai aussi la médaille de la Libération de notre ville dont ils ont partagé les dangers avec nous.

Mais plus qu'aux discours, l'heure est aujourd'hui au recueillement, à la réflexion, à l'action.

Que ce soit en Bosnie Herzégovine, comme au Rwanda, nous n'avons pas le droit de rester indifférents aux malheurs des autres, malheurs dont les causes profondes sont sensiblement les mêmes que celles qui nous ont conduits parfois jusqu'au fond de l'horreur et dont souffrent nos frères humains.

Pensons à ce monde qu'il faut bâtir, pensons au bonheur auquel chaque homme a le droit, pensons à ceux qui viendront après nous et qui attendent aussi que nous leur donnions un monde meilleur.



Douarnenez, le 7 août 1994

COMMEMORATION DU 50^è ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION

ALLOCUTION DE M. MICHEL MAZEAS, MAIRE.

Il y a un demi-siècle, jour pour jour, nous vivions la dernière journée de l'Occupation à Douarnenez. Les Allemands s'étaient retranchés, pour quelques heures encore, dans l'école de Ploaré, menaçant cependant de faire sauter l'immeuble de l'Inscription Maritime, installée alors rue du Pont. Ce chantage à la destruction avait pour seule raison la récupération de 500 litres d'essence qui allaient leur permettre de fuir vers les points de ralliement que leurs états-majors avaient fixés, vers la Presqu'île et Brest.

La veille ils avaient brûlé 7 maisons à Pen ar C'hoat et assassiné là deux jeunes gens, tué un jeune garçon sur la place de l'Eglise à Ploaré. Jusqu'au dernier moment, la horde nazie était restée dangereuse et portait encore des coups, ceux de la bête à l'agonie. Elle laissait derrière elle une trace sanglante dans nos rues et nos champs :

10 F.F.I. morts en héros les armes à la main
8 victimes civiles mortes en martyrs
3 otages massacrés odieusement.

Dans les villages alentour, les nazis avaient assassiné le maire de Pouldergat, fusillé l'abbé Conan de Poullan, fusillé aussi Pierre KERVARREC et son fils, cultivateurs au Juch, massacré trois jeunes otages de Kerlaz.

Dans les jours qui allaient suivre, la communauté douarneniste allait perdre encore dix des siens dans les combats de Lesven. Ils venaient allonger la liste déjà longue où figuraient déjà d'autres combattants comme Hervé Julien, de la rue Victor Hugo, massacré le 27 juin au Maquis de Penhoat en Kerfeunteun.

Douarnenez payait un lourd tribut à cette guerre qui le 7 août n'était pourtant pas encore achevée, même si l'occupant avait été chassé de notre territoire.

Les chiffres, aujourd'hui, nous apparaissent dans toute leur cruauté : 250 victimes dont l'acte de décès porte la mention : Mort pour la France, figurent sur nos registres d'Etat-Civil entre 1939 et 1945.

Ces chiffres sont aussi à l'image de l'engagement des Douarnenistes, à l'image de leur courage, à l'image de leur attachement à la justice et à la liberté.

Dans un instant, nous remettrons aux survivants de ces combats difficiles une médaille commémorative du 50^è anniversaire de la Libération : ils sont plus de 200 encore parmi nous qui ont participé, chacun à sa place, à la grande bataille pour libérer le sol de la patrie. Eux, ils sont là, parmi nous. Mais combien de leurs camarades sont partis pour toujours au cours de ces dernières années. Nous ne les

n'oublions pas et leurs familles recevront un diplôme d'honneur signé des quatre maires de la Communauté du Pays de Douarnenez, au cours d'une prochaine cérémonie.

Le temps des survivants s'enfuit.

C'est une des lois inexorables de la nature humaine à laquelle il faut bien nous plier. Mais il restera dans la mémoire collective le souvenir de ces temps difficiles et troublés où 157 des nôtres rejoignirent les Forces Françaises Libres à l'Appel du Général de Gaulle, le souvenir de ces centaines d'autres Douarnenistes qui formèrent les bataillons des Forces Françaises de l'Intérieur, le souvenir de ceux qui sont allés jusqu'à la mort, simplement parce qu'ils avaient voulu donner un sens à leur vie.

C'est à tous ces hommes et ces femmes qu'est dédié l'hommage que nous rendons aujourd'hui, à ceux qui sont encore parmi nous, à ceux qui nous ont quitté en chemin, à ceux qui n'auront pas connu les fruits de la Victoire, morts aux combats, morts sous la torture, fusillés, pendus, massacrés, exterminés dans les camps de concentration...

L'oubli est impossible.

Le pardon difficile.

Mais songeons un instant à nos parents, à nos amis, à nos camarades disparus. Que diraient-ils, eux qui ont tout donné, s'ils voyaient les images que nous renvoie le monde d'aujourd'hui de la Bosnie au Rwanda. Eux qui sont morts pour ne plus revoir jamais ça, il est sûr que là où ils sont ils nous sollicitent pour tout faire pour que plus personne ne revive jamais leur calvaire.

Je crois qu'ils nous appellent à le dire, au nom de leur sacrifice, au nom de la justice, au nom du bonheur des hommes pour lequel ils ont combattu.

Ils nous appellent jusqu'au fond de notre recueillement, jusqu'au plus profond de l'hommage que nous leur rendons, à prendre en main nos destinées pour refuser par la pensée, la parole et l'action le glissement sournois du monde vers une autre barbarie, semblable à celle qu'ils ont combattue.

Et si l'on peut tirer des leçons de l'Histoire, ils nous disent que le refus de l'injustice est déjà un acte de foi dans l'avenir des hommes.

Recueillons-nous et méditons un instant pendant que vont retentir les sonneries aux morts des pays de France, du Canada, de la Grande-Bretagne et des Etat-Unis, qui sont aussi l'appel à la grande fraternité des Nations que nous souhaitons voir unies dans le même combat pour la Paix, la Justice et la Liberté.

Inauguration de la
Plaque commémorative du
départ du "TREBOULISTE"
dans la nuit du 18 au 19 juin 1940

Douarnenez, le 28 juin 1995.

Quai du Petit-Port

Monsieur le Maire,
Mon Général,

Evoquer ici, sur les lieux où ils ont pris naissance, des événements historiques du mois de juin 1940 est pour moi un grand honneur et un moment de profonde émotion.

Toutes les grandes aventures humaines commencent par un choix fondé sur les valeurs que portent une civilisation, une culture, le sens du mot patrie, les solidarités nationales...

Ce sont des valeurs fortes, capables de mettre en mouvement des forces considérables, capables de conduire des hommes et des femmes à puiser leur courage aux sources mêmes de leurs raisons d'exister.

Il y a ainsi des moments pour révéler les grandes âmes, un temps où les forts vont combattre, un temps où les timorés hésitent, un temps où les cœurs vils trahissent.

Les hommes sont ainsi faits.

Bien des philosophes, bien des historiens, se sont interrogés sur le rôle des individus dans l'Histoire. Ce que nous en savons c'est qu'un jour des hommes rencontrent l'Histoire et que du même coup ils incarnent l'indissociable alliance de leur destin avec leur temps.

Incontestablement, pour nous Français, le général de Gaulle a été de ces hommes-là, à un moment décisif où tout semblait perdu, à un moment où la horde qui allait atteindre les bords de l'Océan semblait vouloir nous arracher jusqu'à notre identité.

Mêlés à des jeunes gens de chez nous, des soldats, sur ces quais, cherchaient les portes de la liberté, cette liberté que nos livres d'école avaient traduite en phrases simples comme celle-ci :

« Laisse chacun aller à l'ombre quand il a chaud, au soleil quand il a froid ».

Cette liberté nous l'avions chantée, rappelez-vous :

« Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! ».

C'est cette liberté, qu'un poète, plus tard allait faire briller en quatre mots, par un célèbre « J'écris ton nom ! » qui fleurirait bien après sur les « cahiers d'écoliers ».

Il y avait tout cela dans la voix, dans l'Appel du 18 juin, inlassablement répété.

Cinquante cinq ans après, l'écho nous en parvient encore et garde en éveil nos consciences. Car aujourd'hui ce n'est pas seulement un hommage que nous rendons ici, ce n'est pas seulement le souvenir que nous évoquons, ce n'est pas seulement la nostalgie de nos jeunes années que nous sommes venus partager.

Dans notre présence ici se forge aussi un message, ce message d'aspiration à la Paix qui passe de génération en génération et qui a tant de peine à trouver son chemin.

Peut-être les temps que nous évoquons ici, ces mêmes temps que vous avez aussi évoqués en d'autres lieux semblables, marqueront-ils suffisamment les esprits pour imprégner la Terre du souffle de ces mots que nous entendons parfois dans nos chapelles et nos églises, repris par les fidèles assemblés :

« Seigneur fais de nous des ouvriers de Paix,
Seigneur fais de nous des bâtisseurs d'amour ».

Si la parole s'accomplissait, alors rien de ce que vous avez fait pour la France n'aura été inutile, aucun sacrifice n'aura été vain, aucun homme, aucune femme, aucun enfant ne vous refusera sa reconnaissance à jamais.

Sinon, d'autres générations viendront ici poser d'autres plaques où figurera le souvenir de nos fils, de nos petits-fils, de nos arrières petits enfants.

Formulons ensemble le voeu que cela ne soit jamais et que la France et le monde vivent dans l'harmonie et dans la Paix.

Michel MAZEAS,